JACQUEMARD ou **JACQUEMART** s. m. (ja-ke-mar). V. JAQUEMART.

JACQUEMARD (Etienne), grammairien français, né à Paris en 1772, mort en 1830. Il reçut une éducation très-soignée, apprit de l'abbé Delille les règles de la versification, fut attaché, à l'âge de dix-huit ans, à la surveillance du palais de Saint-Cloud, perdit cette place en 1792, et fut alors incorporé dans l'armée du Nord. La faiblesse de sa santé l'ayant fait exempter en 1794, il se retira dans un village de la Franche-Comté, à Bourguignon-le-Morey, d'où ses parents étaient originaires, et donna des leçons de grammaire aux jeunes gens de ce lieu, dont il devint maire sous la Restauration. Lorsqu'il apprit la révolution de Juillet, il se rendit à Morey pour y chercher des nouvelles, et tomba en route dans un abîme où il trouva la mort. Outre des traductions du *Vieillard de Vérone*, de Claudien, de la *Maison de campagne*, d'Ausone, etc., insérées dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, on a de lui : *Eléments de grammaire française* (1805, in-4°), ouvrage estimé, contenant des locutions et constructions vicieuses avec leur corrigé, avec des exemples bien choisis, et des *Essais de fables* (Besançon, 1820).

JACQUEMART (Nicolas-Thierry), poëte français, né à Sedan vers 1730, mort à Villers-Cernay en 1803. D'abord moine, puis curé à Epernay, à Villers-Cernay, etc., il laissa le soin de ses paroissiens à son vicaire, mena une vie médiocrement édifiante, et employa ses loisirs à composer des vers qui sont souvent graveleux. On doit à ce prêtre frondeur et caustique un *Voyage en vers à l'abbaye de Lavardieu* (Liége, 1756, in-8°).

JACQUEMART (Nicolas-François), écrivain français, frère du précédent, né à Sedan en 1735, mort à Paris en 1799. Après avoir été libraire à Sedan, il vint en 1771 à Paris, où il continua son métier en y joignant celui d'auteur; mais, quoi qu'il fît, il ne put sortir de l'obscurité, et finit ses jours à l'hôpital. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Remarques historiques et critiques sur les trente-trois églises paroissiales de Paris, après la nouvelle circonscription par ordre numérique* (Paris, 1791, in-8°); *Remarques historiques et critiques sur les abbayes, collégiales, paroisses et chapelles supprimées dans la ville et faubourgs de Paris, d'après le décret de l'Assemblée nationale du 2 février* 1791 (Paris, 1791, in-8°), réimprimé sous ce titre : les *Ruines parisiennes depuis la révolution de* 1789 *et années suivantes, avec des remarques historiques* (Paris, 1792, in-8°); le *Théophilanthrope dévoilé*, par Fr. J*** (Paris, 1798, in-8°), ouvrage saisi par la police.

JACQUEMART (Albert), administrateur et écrivain, né à Paris en 1808. Il obtint un emploi au ministère des finances, où il fut nommé, en 1865, chef de bureau dans la direction des douanes. Les intéressants travaux qu'on lui doit sur l'histoire de l'art appliqué à l'industrie, particulièrement à la céramique, lui ont valu d'être nommé du jury à diverses expositions des arts industriels et membre de la commission de l'histoire du travail lors de l'Exposition universelle de 1867. Nous citerons de lui : *Flore des dames* (1840, in-18); *Nouveau langage des fleurs* (1841, in-18); *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine* (Lyon, 1841-1842, 3 part. in-4°, avec 28 pl. à l'eau-forte); *Notice sur les majoliques de l'ancienne collection Campana* (1863, in-4°, avec pl.); les *Merveilles de la céramique* (1866 et suiv., 3 part. in-18); *Histoire de la céramique* (1872, in-4°, avec 12 pl. gravées), étude descriptive et raisonnée des poteries de tous les temps et de tous les pays, etc.

JACQUEMART (Jules-Ferdinand), graveur, fils du précédent, né à Paris en 1837. Il s'adonna simultanément à l'étude de la peinture et de la gravure, et finit par se consacrer entièrement à ce dernier art, qui lui a valu une juste notoriété. M. Jacquemart a fréquemment exposé depuis 1861, et il est membre du jury de gravure depuis 1868. Outre de remarquables eaux-fortes représentant des tableaux de Rembrandt, de Franz Hals, de Van der Meer, de Meissonier, etc., on lui doit les 28 planches de l'*Histoire de la porcelaine*, publiée par son père; les 12 planches, également à l'eau-forte, de l'*Histoire de la céramique*, par le même; 60 planches dans les *Gemmes et joyaux de la couronne*, par Barbet de Jouy; 12 planches d'armes de la collection de Nieuwerkerke; des planches représentant des objets d'art, insérées dans les *Annales archéologiques*, dans la *Gazette des beaux-arts*, etc.

JACQUEMIER (Jean-Marie), médecin français, né à Tutegny (Ain) en 1806. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1837, et, depuis lors, il s'est spécialement occupé de l'étude et de la pratique des accouchements. M. Jacquemier est membre de l'Académie de médecine. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, notamment : *De l'auscultation appliquée au système vasculaire des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et du fœtus, pendant la vie intra-utérine et immédiatement après la naissance* (Paris, 1837), sa thèse de doctorat; *Recherches d'anatomie et de physiologie sur le septième vasculaire sanguin de l'utérus pendant la gestation, et plus spécialement sur les vaisseaux utéro-placentaires* (1838, in-8°); *Sur l'apoplexie utéro-placentaire, pour servir à l'histoire des hémorragies utérines* (1839, in-8°); *Manuel d'obstétrique fondée sur l'observation* (1845, 2 vol.); *Manuel des accouchements* (1846, 2 vol.); *Développement de l'œuf humain* (1850, in-8°). Enfin, M. Jacquemier a collaboré aux *Archives de médecine*, et a fourni des articles au *Supplément du dictionnaire de médecine* de A. Tardieu.

JACQUEMIN (Jacques-Alexis), prélat français, né à Nancy en 1750, mort dans cette ville en 1832. Il montra du talent pour la prédication, devint, en 1778, professeur de théologie à Nancy, refusa, en 1791, de prêter serment à la constitution civile du clergé, suivit bientôt après en Allemagne son évêque, qui le nomma vicaire général, revint alors en France et professa par la suite la philosophie au collége de Nancy. Nommé évêque de Saint-Dié en 1823, il fut bientôt après contraint par ses infirmités de se démettre de son siége. Il a laissé, entre autres écrits, un *Abrégé des Mémoires de l'abbé Barruel, pour servir à l'histoire du jacobinisme* (Hambourg [Nancy], 1801).

JACQUEMIN (Charles-Joseph), chef d'insurgés belges, également connu sous le nom de **Charles de Loupoigne**, né à Bruxelles en 1762, mort en 1799. Lorsque éclata la révolution belge, il prit du service, se signala par son courage dans les rangs des libéraux; puis, voyant la cause nationale vaincue, il se jeta dans le parti contraire et s'engagea dans les hussards de Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas (1791). Jacquemin prit alors part à diverses excursions en France, fut fait prisonnier, entra en relations avec Georges Cadoudal, parvint à s'échapper et se retira alors dans le pays wallon, à Loupoigne. Quelque temps après, à la tête d'une petite troupe de partisans de l'Autriche, il essaya de fomenter une insurrection, qui fut vite comprimée. Condamné à mort en 1796, il parvint à se cacher jusqu'en 1799, époque où, appuyé par des Anglo-Russes débarqués en Hollande, il prit le commandement d'une troupe d'insurgés, contre lesquels le Directoire envoya un corps d'armée. Il fut battu, poursuivi dans le bois de Neeryssche et mortellement frappé d'une balle. La mort de Jacquemin mit fin à l'insurrection.

JACQUEMIN (Emile), agronome français, né vers 1805. Il s'est attaché à l'étude des questions agricoles, et a fait dans ce but un long voyage en Allemagne. On lui doit : la *Suisse saxonne* (1838-1840, in-8°), d'après Tromlitz; la *Nature et ses productions* (1841); l'*Allemagne agricole, industrielle et politique* (1842); l'*Instruction agricole de la population des campagnes* (1843, in-8°); l'*Agriculture en Allemagne* (1843, in-8°); *Petit cours d'agriculture en France* (1845, in-8°); *Manuel populaire d'agriculture pratique* (1851, in-16), etc. Il a publié en outre des articles et des mémoires dans le *Magasin universel* et dans d'autres recueils.

JACQUEMINOT (Jean-Ignace), comte DE HAM, homme politique français, né à Naives-devant-Bar (Lorraine) en 1758, mort à Paris en 1813. Avocat à Nancy quand éclata la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, mais ne mit pas moins son talent de jurisconsulte au service de plusieurs partisans de l'ancien régime. En 1797, le département de la Meurthe l'envoya siéger au conseil des Cinq-Cents. Jacqueminot oublia alors les idées libérales qu'il avait jusque-là professées, car on le vit approuver les proscriptions du 18 fructidor, combattre la liberté de la presse et se prononcer chaudement en faveur du coup d'Etat du 18 brumaire. Pour prix de sa complaisance, Jacqueminot fut nommé sénateur, et obtint par la suite la sénatorerie du Nord avec le titre de comte de Ham. Lorsqu'il mourut, un décret impérial lui accorda l'honneur, assez difficile à expliquer, d'être inhumé au Panthéon, consacré à la sépulture des grands hommes.

JACQUEMINOT (Jean-Baptiste-François), comte DE HAM, administrateur français, fils du précédent, né à Nancy en 1781, mort en 1860. Elève commissaire des guerres en 1799, il fut successivement nommé ordonnateur en 1811, intendant en 1817, conseiller d'Etat en 1830, intendant militaire de la garde nationale de Paris en 1831 et pair de France en 1832. Il rentra dans la vie privée en 1848.

JACQUEMINOT (Jean-François, vicomte), général français, frère du précédent, né à Nancy en 1787, mort en 1865. Elève de l'Ecole militaire en 1803, il en sortit pour entrer dans les dragons, se distingua à Austerlitz, à Essling, où il fut atteint de deux balles, à Wagram, au passage de la Bérézina, devint colonel en 1814, et se conduisit de la façon la plus brillante à l'affaire des Quatre-Bras, où il reçut sept blessures. Après Waterloo, il conduisit à Muret la brigade du général Wathier, brisa son épée lorsque ce corps fut licencié, fut pendant un mois incarcéré à l'Abbaye et mis à la demi-solde par le gouvernement des Bourbons. Jacqueminot donna alors sa démission et alla fonder à Bar-le-Duc une importante filature. Nommé député des Vosges en 1827, il alla siéger sur les bancs de l'opposition, demanda la réforme des gardes du corps, le renvoi des gardes suisses, vota l'adresse des 221 et dirigea avec Pajol l'expédition de Rambouillet, qui décida Charles X à quitter la France. La dynastie de Juillet trouva dans Jacqueminot un de ses plus chauds partisans. Après la retraite de La Fayette comme commandant supérieur des gardes nationales, il fut nommé général de brigade et chef d'état-major de la garde nationale de Paris. Il continua à siéger à la Chambre des députés comme mandataire des électeurs des Vosges jusqu'en 1834, et, à partir de cette époque, comme représentant du Ier arrondissement de Paris. En 1836, il fut chargé de faire le rapport d'un projet de loi relatif à la garde nationale de la Seine, devint l'année suivante vice-président de la Chambre, fut nommé, en 1838, lieutenant général, vota avec le parti conservateur, combattit la coalition (1839), puis le ministère du 1er mars 1840, à la tête duquel se trouvait M. Thiers, fut appelé en 1842 à remplacer le maréchal Gérard comme commandant des gardes nationales de la Seine, et entra à la Chambre des pairs en 1846. Lorsque éclata la révolution de Février, Jacqueminot montra, comme le pouvoir, la plus complète indécision, engagea les gardes nationaux à ne pas se réunir sans les ordres de leurs chefs, mais ne fut point écouté et perdit, dans la nuit du 23 au 24, son commandement, qui fut donné au maréchal Bugeaud, puis à Lamoricière. Mis à la retraite au mois d'avril, il rentra dans la vie privée.

JACQUEMONT (Victor), naturaliste et voyageur français, né à Paris le 6 août 1801, mort à Bombay le 7 décembre 1832. Malgré sa mort prématurée, il a laissé deux ouvrages qui assurent l'illustration à sa mémoire. Sa famille était originaire de Hesdin, dans l'Artois. Lorsqu'il eut achevé ses études, son père, membre du Tribunat, aurait voulu qu'il embrassât la carrière de la médecine, mais le jeune homme se sentait attiré plus spécialement par les sciences naturelles; il suivit le cours de chimie de Thenard. Un accident arrivé au laboratoire compromit sa santé et le força de vivre quelque temps à la campagne. Le général La Fayette, ami de ses parents, le fit venir à son château de La Grange, et c'est là que Jacquemont composa les premiers éléments de son herbier, qu'il augmenta par des excursions dans les montagnes de l'Auvergne, puis en Suisse et dans les Cévennes. A cette époque (1826), il lui arriva un malheur de jeunesse qui fit de lui un voyageur : il s'éprit passionnément d'une jeune femme qu'il ne pouvait aimer sans crime, et, pour le distraire, son frère, Porphyre Jacquemont, mis dans la confidence, lui conseilla d'entreprendre quelque expédition lointaine et l'embarqua sur le *Cadmus*. Jacquemont parcourut toute l'Amérique du Nord, et il était à Saint-Domingue, s'extasiant sur les beautés de la nature intertropicale, lorsque son frère obtint pour lui du Muséum d'histoire naturelle une mission scientifique dans l'Inde. Jacquemont accourut en France à cette nouvelle pour y prendre des instructions et faire les préparatifs de son voyage.

Comme surcroît de précautions, il se rendit à Londres, auprès des directeurs de la Compagnie. Il tenait à expliquer à ces fonctionnaires soupçonneux et jaloux le but des recherches qu'il comptait faire dans l'empire Indo-Britannique. Sans ces préliminaires indispensables, des obstacles de toute nature l'eussent arrêté à chaque pas. L'aristocratie anglaise le reçut fort bien. Il fut nommé *fellow* (membre) de la Société asiatique. On le munit de force lettres de recommandation; il passa la Manche, fit ses adieux à sa famille et, le 26 août 1828, s'embarqua sur la *Zélée*, de Brest.

La *Zélée* toucha à Santa-Cruz de Ténériffe et séjourna, pour cause d'avaries, à Rio-Janeiro. Elle jeta l'ancre devant le cap de Bonne-Espérance, presque en même temps que l'*Astrolabe*, commandée par Dumont-d'Urville, qui venait de recueillir, sur les récifs de Vanikoro, les derniers débris du naufrage de La Pérouse. Pendant tout le temps de leur séjour au Cap, Jacquemont et Dumont-d'Urville ne se quittèrent presque pas. Ils gravirent souvent ensemble le sommet de la montagne de la Table, d'où les yeux découvrent un horizon si varié et si lointain.

Après quelques jours passés à Bourbon et à Pondichéry, chez M. de Mélay, le gouverneur français de cette ville, Victor arriva enfin à Calcutta, en mai 1829. Les lettres qu'il portait lui servirent beaucoup; il en avait à l'adresse des personnages les plus notables de Calcutta, et même à celle du gouverneur général des Indes, lord W. Bentinck, qui le reçut de la façon la plus affable. Les 6,000 fr. que lui allouait le Jardin des plantes étaient pourtant bien insignifiants au milieu de cette aristocratie; aussi Jacquemont usa-t-il largement de l'hospitalité qui lui était libéralement offerte. Il passa six mois à apprendre la langue du pays; au bout de ce temps, possesseur de quelques mille francs, il se mit en route avec un petit équipage, composé d'une charrette, de quelques bœufs et de six domestiques.

Sa route fut accidentée, et les pays qu'il traversa laissèrent une douce impression dans son âme. Sasseram, Mirzapour, Agra, Callinger, Paniput, Bénarès, tels furent les lieux qu'il visita d'abord. A Delhi, on l'accueillit avec une magnificence toute royale. Même empressement à Simlah, où commandait un officier anglais, M. Kennedy. Il y avait dans les environs des masses de petits roitelets que le gouvernement britannique laissait subsister, et qui reçurent le voyageur de façon qu'il témoignât de leur bonne conduite.

Le 24 avril 1830, Jacquemont parvint à Dehra, dans le Dhoon, c'est-à-dire dans la vallée des vallées. Là, il renvoya ses gens et se condamna à explorer les chaînes abruptes de l'Himalaya, un bambou et un marteau à la main, vivant de riz bouilli, de chevreau coriace, buvant l'eau du torrent voisin et couchant sur la dure, sous une tente de toile. Il ressentit, sur les cimes du Cédar-Kanta, à 3,200 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, et n'en continua pas moins d'explorer chaque gisement, de sonder chaque roche avec la même ardeur scientifique. Un peu rétabli, grâce aux soins d'une famille hospitalière, Jacquemont songeait avec raison que les pentes indiennes de l'Himalaya étaient à peu près connues, et que ce n'était pas là qu'il découvrirait les merveilles qu'il attendait. Du côté du Thibet, le voyage offrait des particularités bien plus intéressantes. Ayant réuni une petite troupe d'hommes armés, et sans plus se soucier de créer un *casus belli* par cette expédition guerrière, il pénétra dans ces régions presque fabuleuses.

Les habitants s'enfuyaient à l'aspect de cette troupe insolite. Le « général » français choisit sa position, y campa et y reçut la visite d'un officier chinois, qui commandait une guérite en pierre sèche, armée de deux canons en cuir, assez près de là. L'officier avait l'intention de se plaindre, mais Jacquemont l'accabla sous le poids des accusations les plus inouïes, et le Chinois s'en alla terrifié. La situation n'était pas exempte de périls. On cherchait à l'attaquer, à le surprendre; mais il eut soin d'éviter toute collision fâcheuse, se maintint assez de temps pour achever les fouilles et les études qu'il avait entreprises, et il revint sans coup férir.

Il reçut, à Simlah, une lettre de l'ancien aide de camp du maréchal Brune, M. Allard, qui remplissait à Lahore les fonctions de généralissime auprès du roi des Sikhs, Rensit-Sing. M. Allard invitait son compatriote à venir le rejoindre et lui promettait une riche moisson de minéraux. Jacquemont se rendit à ces offres gracieuses, obtint du gouverneur général, sir William Bentinck, un message pour Rensit-Sing, et se remit en route. Lahore n'avait pas été visitée depuis le célèbre Bernier. Le séjour de Jacquemont dans cette capitale ressembla à une véritable féerie; on multiplia les enchantements autour de lui, ainsi que les cadeaux en vivres, en châles, en chevaux et en argent, présents qui augmentèrent fort à propos ses modiques ressources.

Le 8 mai 1831, le savant entra dans la cité de Kachemyr. Le rajah lui avait fait préparer un palais splendide, dans une petite île située au milieu d'un lac admirablement pittoresque. Tout semblait devoir y exciter la curiosité du voyageur et le rappeler à une santé qui l'abandonnait peu à peu. Mais il sentait quotidiennement ses forces décroître. « L'excessive chaleur a brisé depuis quelques jours mon énergie européenne; je déserte mon jardin, devenu une serre chaude, et je viens chercher sur le lac un souffle d'air. Mais ici, même au pied des montagnes, le même calme règne dans l'atmosphère. J'envie à l'Inde ses vents chauds. J'avais apporté de quoi travailler, mais il s'agit de vivre d'abord, ce qui est une besogne fort laborieuse, depuis que nous sommes revenus au beau fixe de l'enfer. L'eau du lac est tellement chaude, qu'il me semble ne rien gagner au changement d'élément quand je m'y plonge. Il y faut rester un temps considérable avant de sentir quelque fraîcheur; et comme il y faut nager dans une eau dormante et très-profonde, mes forces ne se trouvent guère retrempées lorsque je remonte dans un bateau. Quant à mon île, c'est un colifichet des empereurs mogols; elle est parfaitement ombragée par deux immenses platanes, les seuls qui restent des quatre plantés par Schah-Ichan; c'est vous dire combien elle est petite... Thalimar est en face, avec sa belle avenue de peupliers... La petite mosquée où les dévots musulmans viennent, de l'Inde et de la Perse, adorer Hâz-ret-i-bâl, c'est-à-dire un poil de la barbe de Mahomet, montre la cime dorée de son clocher, au-dessus d'un groupe d'arbres semblables. »

Il fallait à tout prix que Jacquemont quittât ce climat pernicieux, où l'existence n'était pas possible. Il reprit quelque vigueur dans une expédition sur les montagnes qui séparent le Kachemyr du Thibet. Une exploration qu'il voulut faire dans les forêts marécageuses de l'île de Salcette lui causa une rechute mortelle.

Il se réfugia à Delhi et de là à Bombay, où il tomba sérieusement malade, sans espoir de guérison. Sa dernière lettre est touchante : « Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la pensée de ceux que nous aimons, mourant dans des contrées lointaines, c'est l'idée de l'isolement et de l'abandon dans lesquels peuvent s'être passées les dernières

heures de leur existence. Eh bien, mon ami, tu devras trouver quelque consolation dans l'assurance que je te donne, que, depuis mon arrivée ici, je n'ai cessé d'être comblé des attentions les plus affectueuses et les plus touchantes d'une quantité d'hommes bons et aimables. Ils me viennent voir sans cesse, caressent mes caprices et préviennent toutes mes fantaisies. »

Jacquemont ne devait plus se relever du lit de douleur sur lequel il était couché. Il succomba à une affection du foie, qu'il avait contractée sous ce climat meurtrier. On a de lui le *Journal complet du voyage de V. Jacquemont, avec les descriptions zoologiques et botaniques*, revu par MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Cambessèdes (1835, Firmin-Didot, 6 vol. in-8°, dont 2 de pl.), publié aux frais de l'Etat, sous le patronage de M. Guizot. C'est un recueil varié, touchant, plein de faits intimes et de révélations scientifiques. Non-seulement le philosophe, le géologue y brillent d'un éclat incontesté, mais la même gloire rejaillit sur l'écrivain, qui est des plus purs et des plus corrects. La *Correspondance* de Victor Jacquemont a été éditée par sa famille (1834, 2 vol. in-8°). V. CORRESPONDANCE.

Ces deux volumes sont surtout d'une lecture attachante; l'humour et l'esprit sceptique de l'auteur sont à leur aise dans ces lettres familières, à l'aide desquelles on se fait idée très-juste et très-nette de ce pittoresque pays, de ses habitants, de leurs mœurs et des mœurs de l'aristocratie anglaise, qui y vit dans un luxe tout oriental.

Il est à remarquer que nous ne possédons pas de Jacquemont une seule ligne qui ait été écrite pour le public. Sa *Correspondance* ne devait être lue que par ses amis les plus intimes; son *Journal* n'est que la réunion, faite par d'autres, des matériaux d'un immense ouvrage dont il n'avait pas même arrêté le plan. On ignore donc tout ce que le travail et la réflexion auraient ajouté à son œuvre. Mais cet abandon naïf, cette franchise sans réticence, qui ont valu à Jacquemont tant de bienveillance dans l'Inde, donnent à ses écrits un caractère de vérité et un charme auxquels nul lecteur ne peut rester insensible.

Les précieuses collections que le voyageur avait formées dans ses voyages, soit en Amérique et à Saint-Domingue, soit dans l'Inde, sont déposées en grande partie au Muséum du Jardin des plantes; quelques-unes, qui ont rapport aux plantes et aux industries textiles, dont il s'était occupé en passant, se trouvent aux Arts et métiers.

JACQUEMONTIE s. f. (ja-ke-mon-tî — de *Jacquemont*, voyageur fr.). Bot. Syn. de PSILOTHAMNE.

JACQUERIE ou **JAQUERIE** s. f. (ja-ke-rî — rad. *Jacques*). Association, révolte des paysans, soulevés contre les nobles, au milieu du XIVe siècle, pendant la captivité du roi Jean : *La* JACQUERIE *fut une de ces vengeances produites par l'excès du mal, et dont le crime appartient à ceux qui l'ont provoquée.* (Bignon.)

— Par ext. Soulèvement des classes pauvres contre les riches : *La révolution est la vaccine de la* JACQUERIE. (V. Hugo.)

— **Encycl.** Hist. C'est sous ce nom populaire de *jacquerie* qu'est désigné dans l'histoire un soulèvement des paysans contre la noblesse, qui éclata le 21 mai 1358, jour de la Fête-Dieu, et non point en novembre 1357, comme le rapporte Froissart. Ce chroniqueur de cour est, d'ailleurs, une autorité contestable, et il est, sur plusieurs points, en contradiction flagrante avec les autres historiens du temps, notamment avec le continuateur de Nangis. Son récit est cependant celui qui a été le plus souvent suivi par les historiens. D'après lui, ces *chiens enragés* (les paysans) se soulevèrent au nombre de cent mille dans le Beauvoisis, l'Amiénois, le Vermandois et les pays environnants, dévastant les châteaux, massacrant les nobles, commettant les crimes les plus épouvantables, jusqu'à faire rôtir un chevalier et contraindre sa famille à prendre sa part de cette horrible nourriture, etc. Il est vraisemblable que ces allégations sont empreintes d'exagération. On connaît la partialité aveugle de Froissart pour la noblesse, dont il était le parasite et le client. La *Chronique* de Saint-Denis, le continuateur de Nangis, les vieux historiens du Beauvoisis, etc. ne parlent point de ces événements avec cette véhémence haineuse; bien plus, quelques-uns semblent éprouver une certaine sympathie pour la cause des *jacques*. Les motifs de cette terrible révolte sont suffisamment connus : l'oppression des seigneurs, leur avidité, leurs violences avaient depuis longtemps comblé la mesure. Après la déroute de Poitiers, un grand nombre d'entre eux avaient été faits prisonniers; *Jacques Bonhomme* (terme de mépris sous lequel on désignait le paysan), déjà épuisé par les exactions permanentes, par les guerres et par les Anglais, dut se saigner à nouveau pour payer leur rançon; la prison, le fouet, les tortures arrachèrent à l'éternelle victime son dernier morceau de pain noir. Au paysan ruiné, on chauffait les pieds pour qu'il indiquât une cachette souvent imaginaire. Ce n'était pas tout : les gens de guerre, français et anglais, lui passaient sur le corps et brûlaient sa cabane. Les paysans du bord de la Loire passaient la nuit dans des îles ou dans des bateaux arrêtés au milieu du fleuve. En Picardie, les populations creusaient la terre et s'y réfugiaient, « dont un temps si cher vint en France, dit Froissart, que on vendoit un tonnelet de harengs trente escus et toutes autres choses à l'avenant, et mouroient les petites gens de faim, dont c'étoit grand'pitié. » Les seigneurs les laissaient mourir en *se gaussant* et *se gabant* des *Jacques Bonhomme*. D'un autre côté, la lâcheté de la noblesse devant l'invasion anglaise, ses trahisons, sa connivence achevèrent d'exaspérer le peuple des campagnes. Froissart lui-même l'avoue : « Les nobles qui s'étoient échappés de la bataille, dit-il, étoient haïs et méprisés du peuple, parce qu'ils n'avoient pas fait leur devoir. » Telles sont les causes principales de la *jacquerie* : le désespoir et la haine des nobles et de l'étranger.

« Enfin, dit la chronique, voyant les maux et les oppressions qui fondoient sur eux de toutes parts, ils se levèrent, le 21 mai, à Saint-Leu-de-Cérent, à Nointel, aux alentours de Clermont, et en divers autres lieux du Beauvoisis; plusieurs menues gens des *villes champêtres* s'assemblèrent et dirent : « Tous les nobles de France, chevaliers et » écuyers, honnissent le royaume, et fera » grand bien qui tous les détruira. » Et chacun leur répondit : « Il est vrai : honni soit » celui par qui il y aura retard que tous les » gentils hommes ne soient détruits! » Lors ils allèrent tous, sans autres armures que bâtons ferrés et couteaux, et commencèrent de courir sus à tous les chevaliers et écuyers, forçant manoirs et châteaux, tuant tout ce qu'ils y trouvoient et y mettant le feu. » En peu de jours, l'insurrection, rayonnant dans tous les sens avec la rapidité de l'incendie, embrassa le Beauvoisis, l'Amiénois, le Vermandois, le diocèse de Noyon, la seigneurie de Coucy, le Laonnois, le Soissonnois, le Valois, la Brie, le Gâtinais, et s'étendit des bords de la Somme à ceux de l'Yonne : « Plus de 100,000 hommes, dit H. Martin, avaient échangé simultanément la bêche contre la pique, et couvraient tout le pays de leurs bandes, qui avaient, dit-on, arboré le drapeau rouge et bleu des Parisiens. Leur principal chef, Guillaume Charlet ou Charlot de Clermont, se faisait appeler Jacques Bonhomme; les gentilshommes terrifiés le nommaient le roi des jacques. » Plus de soixante forteresses et *bonnes maisons* furent détruites en Picardie et en Beauvoisis; plus de cent dans le Valois et les diocèses de Laon, Noyon et Soissons, sans compter celles qu'on abattit dans la vallée de Montmorency et dans le reste de l'Ile-de-France. La duchesse d'Orléans s'enfuit avec précipitation de Beaumont-sur-l'Oise, qui fut saccagé derrière elle; elle courut se réfugier à Meaux, où plus de trois cents nobles dames s'étaient aussi retirées *de peur d'être violées et par après meurtries par ces maudites gens.* Ce qui rendait les jacques plus terribles encore, c'est qu'ils marchaient avec ordre, sous la conduite de leur chef. « Quand on leur demandoit, dit niaisement Froissart, pourquoi ils faisoyent ainsi, ils répondoyent qu'ils ne savoyent, mais qu'ils faisoyent ainsi qu'ils veoyent les autres faire; et pensoyent qu'ils dussent en telle manière détruire tous les nobles et gentilshommes du monde. » Il semble que la besogne paraissait pressante aux bourgeois eux-mêmes; car les hommes des villes s'unirent aux paysans contre les nobles. « Dans ces assemblées, dit la *Chronique* de Saint-Denis, s'il y avoit gens de labour, de plus *il y avoit aussi de riches hommes, bourgeois et autres.* » Senlis reçut les jacques *à grande joie.* Ils étaient alors complétement maîtres du plat pays entre Paris et Noyon, comme entre Paris, Soissons et Coucy, « et il y avoit bien peu de villes, dit la chronique, cités ou autres en France, qui ne fussent mues contre les gentilshommes, tant en faveur de ceux de Paris que pour le mouvement du peuple des champs... Ceux-là même qui avaient commencé leur entreprise par amour de la justice, parce que leurs sires les opprimoient au lieu de les défendre, se souillèrent parfois d'œuvres illicites et mauvaises, soumettant à leurs passions brutales les nobles dames et tuant les petits enfants des nobles, qui n'avoient point *encore* fait le mal. »

La noblesse, étourdie, consternée d'abord, se ravisa bientôt. Elle arma à grande force, appela à elle tous ses alliés de Flandre, de Brabant, de Hainaut et d'Allemagne. Le régent campait aux environs de Sens avec plusieurs milliers de gens d'armes; ses hommes occupaient Meaux, d'autres gardaient la Seine à Corbeil, mais le prévôt Marcel les culbuta dans le fleuve. « Pendant ce temps, dit H. Martin, un corps considérable de jacques se dirigea du Valois et de la Brie sur Meaux, où se trouvait le duc d'Orléans avec les dames et les princesses. Sitôt qu'on sut à Paris l'entreprise des jacques contre le marché de Meaux, qui commandait le cours de la Marne, un millier de bourgeois armés coururent les joindre, sous la conduite de Pierre Gilles, épicier de la rue des Lombards, et de Jean Vaillant, prévôt de la monnaie. » Ils se ruèrent aux portes de Meaux, au nombre de 9,000 hommes environ; le maire, Jean Soulas, et les bourgeois leur ouvrirent les portes, « car, dit la chronique, ils haïssoient fort les nobles pour leurs insolences. On dressa par les rues tables et nappes, pain, vin et viandes; et bourgeois et jacques bonshommes burent les uns avec les autres. » Mais la garnison du comte de Joigny avait reçu un important renfort : les Gascons du captal de Buch et les hommes du comte de Foix. Ces bataillons se portèrent au devant des jacques, qui, demi-nus et mal armés, se firent hacher sur le pont. « Les gens d'armes, dit le chroniqueur, les culbutoient par monceaux et les tuoient comme bêtes; ils en mirent à fin plus de sept mille... Les nobles, vainqueurs, courant par la ville comme des enragés, la pillèrent et l'incendièrent toute, tuant les habitants ou les brûlant dans leurs maisons; après quoi ils pendirent le maire Jehan Soulas et saccagèrent tout le pays d'alentour. » Partout leurs représailles renchérirent à tel point sur les violences qu'elles prétendaient venger, que le continuateur de Guillaume de Nangis a pu écrire cette phrase : « Ils firent tant de mal au pays qu'il n'étoit pas besoin que les Anglois vinssent pour la destruction du royaume. Ils n'auroient jamais pu faire ce que firent les nobles de France. »

Le désastre de Meaux commença la ruine des jacques; elle s'acheva rapidement. Ceux du Beauvoisis et de la Picardie traitèrent avec Charles le Mauvais. Le roi des jacques, sur la foi d'un sauf-conduit, se rendit au camp du roi de Navarre. Celui-ci couronna son nouveau confrère d'un trépied de fer rouge et le fit décapiter avec ses compagnons; puis, accompagné du comte Charles de Saint-Pol, il fondit à l'improviste sur le gros des jacques, campés près de Montdidier, en tua trois mille et dispersa le reste. En même temps, le régent, entre la Seine et la Marne, le sire de Coucy, entre l'Oise et l'Aisne, achevèrent d'écraser les bandes désorganisées. Les gentilshommes brûlèrent les villages, tuèrent les vilains et les serfs, coupables ou non, dans les maisons, par les champs, par les vignes; plus de vingt mille avaient péri avant la Saint-Jean d'été, et le carnage continua longtemps encore; des cantons entiers furent dépeuplés. Les jacques parurent anéantis. Leur revanche fut longue à venir, car elle tarda plus de quatre siècles.

Jacquerie (LA), scènes féodales, par M. Prosper Mérimée (Paris, 1828, in-8°). L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* a, dans la *Jacquerie*, entrepris de peindre, non de raconter, cette singulière insurrection de paysans dont l'ancienne histoire officielle n'a fait qu'une dédaigneuse mention, et que les historiens modernes n'ont pu recomposer ou retrouver que sur des données vagues et incertaines. Le choix de ce sujet laissait à l'auteur une grande liberté. Son livre est donc une œuvre d'imagination, mais il a toute la vérité désirable, par l'énergie et la scrupuleuse exactitude des mœurs étranges auxquelles il initie le lecteur.

« Quant aux causes qui produisirent la Jacquerie, dit l'auteur, il n'est pas difficile de les deviner : les excès de la féodalité durent amener d'autres excès. » L'auteur s'est donc attaché à peindre les excès des deux camps, ceux des nobles comme ceux des vilains, et à mettre sous nos yeux tous les contrastes du régime féodal. Par l'imagination, il s'est reporté, il a vécu au milieu des mœurs féroces du XIVe siècle, et il les a retracées dans un tableau dramatique, plein de vie et de mouvement. Rien de plus attachant que les scènes où il peint la vie des serfs, celle du château, celle du cloître; où il met en contact ces hommes, ces caractères et ces intérêts si divers. Dès le début, il initie le lecteur à la sauvage existence de ces espèces de serfs marrons réfugiés dans les forêts, qui donnèrent le signal de la jacquerie. Il a fallu à la fois beaucoup d'imagination, d'intelligence et de savoir pour reproduire sous une forme pleine de vie cette audacieuse et sanglante aventure, pour faire, de ce sujet presque ignoré dans ses détails, un tableau si vivant, et lui prêter à un si haut degré les couleurs de la vérité. Le roman de M. Mérimée est certainement plus vrai que l'histoire de Froissart.

Jacquerie (LA), drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, paroles de Ferdinand Langlé et Alboize, musique de Mainzer, représenté sur le théâtre de la Renaissance le 10 octobre 1839. Le titre du livret est faux, au point de vue historique. Un baron veut exercer le prétendu droit du seigneur sur ses terres. Charles V fait justice de sa tyrannie, et le seigneur, forcé de fléchir le genou devant le roi de France, succombe à son désespoir. Le musicien, qui s'est fait connaître plutôt comme professeur de chant populaire que comme compositeur, a cherché à donner à son ouvrage des formes archaïques et, comme on dit, une couleur moyen âge. On a remarqué de beaux chœurs dans le premier acte, surtout celui dans lequel les serfs révoltés jurent sur l'Evangile de s'affranchir de leur honteuse sujétion. Nous signalerons encore, au quatrième tableau, un air assez bien fait de soprano, chanté par Mlle Clary. Le refrain du roi Charles V, écrit dans la tonalité du plain-chant, ne manque pas d'originalité :

Capitaine d'aventure,
Pour manoir, j'ai mon armure.
Mon pays est en tout lieu,
Et j'avise
Pour devise
A la grâce de Dieu.

Hurtaux s'est distingué comme chanteur et comme acteur dans le rôle du seigneur félon.

JACQUEROTTE s. f. (ja-ke-ro-te). Bot. Nom vulgaire de la gesse tubéreuse.

JACQUES s. m. (ja-ke). Sobriquet donné autrefois aux paysans par les seigneurs. ‖ Membre de l'association connue sous le nom de JACQUERIE : *Un chef des* JACQUES.

— **Allus. litt. Maître Jacques**, Personnage de l'*Avare* de Molière. Maître Jacques est tout à la fois le cocher et le cuisinier d'Harpagon, et il trône successivement à l'écurie et à la cuisine. C'est ce qu'un jeu de scène fait sentir d'une manière comique :

« HARPAGON. Or çà, maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît. »

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

Le nom de *Maître Jacques* a passé dans la langue pour désigner, et toujours avec une intention ironique, celui qui cultive à la fois les genres les plus divers :

« Il était tour à tour, et suivant l'occasion, romancier, feuilletoniste, auteur dramatique, critique au besoin, poëte même, tout ce qu'il vous plaira, un véritable *Maître Jacques* littéraire, courtisant toutes les Muses, couronné par toutes les gloires. »

ALEX. DE LAVERGNE.

« Le célèbre compositeur Balfe aimait à remplir un rôle dans ses opéras : il y avait du Barnum dans ce don Juan de coulisse et dans ce *Maître Jacques* de l'art musical, qui était tout à la fois chanteur et compositeur. »

PAUL FOUCHER.

JACQUES (SAINT-), hameau de Suisse, à 2 kilom. S.-E. de Bâle, sur la petite rivière de Byrse. Ce lieu, entouré de vignes, est célèbre par une bataille qu'y soutinrent, en 1444, 1,600 confédérés contre une armée française de 22,000 hommes commandés par le dauphin de France (depuis Louis XI). Cette poignée de héros, après avoir fait des prodiges de valeur, succomba enfin sous les coups d'un ennemi si supérieur en nombre; tous les Suisses périrent sur le champ de bataille, à l'exception de 16 d'entre eux qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Cette journée, à laquelle on ne saurait comparer que celle des Thermopyles, entoura d'un tel éclat la valeur des confédérés, que Louis XI, découragé, prit le parti de faire la paix, et que depuis lors la cour de France chercha toujours à avoir des Suisses à sa solde. Un monument commémoratif a été élevé en 1834. C'est une petite tourelle gothique. Une inscription très-simple en décore la face principale, et les autres côtés sont recouverts des écussons des cantons suisses qui combattirent à Saint-Jacques. Les vignobles qui entourent le champ de bataille de Saint-Jacques produisent un vin rouge appelé *schweizerblut*, sang suisse.

JACQUES-DE-COMPOSTELLE (SAINT-), en espagnol *Compostela* ou *Santiago*, ville d'Espagne. V. SANTIAGO.

JACQUES (saint), **le Majeur** ou **l'Ancien**, l'un des douze apôtres, né à Bethsaïde, en Galilée. Fils d'un pêcheur nommé Zébédée et de Marie Salomé, il quitta sa barque et ses filets pour suivre Jésus, parcourut avec lui la Galilée, assista à sa transfiguration sur le Thabor, et l'accompagna au jardin des Oliviers. Après la résurrection, il revint prêcher à Jérusalem, fut signalé par le sanhédrin au tétrarque Hérode Agrippa, et mis à mort vers l'an 44. Suivant une tradition peu conforme aux *Actes des apôtres*, saint Jacques serait allé prêcher l'Evangile en Espagne, et l'on prétendait conserver son corps dans la cathédrale de Compostelle, qui prit le nom de *Saint-Jacques de Compostelle*. L'Eglise célèbre sa fête le 25 juillet.

— Iconogr. Les attributs particuliers des saint Jacques le Majeur sont le bâton de voyage et le bourdon de pèlerin. Il a été représenté par une foule de peintres, notamment par Ribera (musée de Madrid), Murillo (même musée), Macrino d'Alba (musée de Turin), P. Rotari (musée de Dresde), le Titien (musée du Belvédère), le Garofalo (au palais Pitti à Florence), Bonifazio (musée de l'Académie des beaux-arts de Vienne), Albert Dürer (musée des Offices), etc. Les statues de saint Jacques sont nombreuses en Espagne; il nous suffira de citer celle que Cristobal de Andino a exécutée (1523) pour le couronnement de la haute et superbe grille de la chapelle du connétable, dans la cathédrale de Burgos. D'autres statues ont été sculptées par L. Fayd'herbe (église de Sainte-Gudule, à Bruxelles), van Poucke (église Saint-Jacques, à Gand), Foyatier, C.-A. Le Bourg (église de la Trinité, à Pa-